

## CHAPITRE IX.

*Quelques mots sur Aristophane.*

ARISTOPHANE, le seul comique grec qui nous reste, n'est pas moins nécessaire à étudier que les tragiques. Prises à la lettre, ou mal comprises, ses pièces fourniraient contre les perfectionnements de la religion des objections puissantes. Il représente les dieux de la Grèce, comme vicieux, abjects, ridicules; et ces peintures outrageantes, tolérées par les magistrats, sont couvertes des applaudissements populaires.

Plusieurs causes expliquent cette singularité:

Premièrement, la tragédie grecque avait pris son origine dans la partie sérieuse de la religion; la comédie dut sa naissance à la partie grotesque du culte, partie transmise aux Grecs, comme nous l'avons dit, par l'importation des orgies sacerdotales. Car nous avons déjà remarqué que la bouffonnerie et la licence étaient un

trait caractéristique des religions soumises aux prêtres; elles privent leurs esclaves de toutes les jouissances élevées, et les abrutissent pour les dédommager.

Il y a eu quelque chose de pareil, dans les pièces appelées mystères par les chrétiens du moyen âge. Rien de plus audacieux, de plus satirique, contre les objets les plus révévés: la dévotion pourtant régnait sans rivale, et ne voyait point dans ces drames burlesques une profanation des choses sacrées.

Peut-être même une idée plus profonde avait-elle présidé dans le sanctuaire à ces imitations qui nous sembleraient sacrilèges. Le mauvais principe, la matière impure, luttant contre le ciel, devenaient dans ces parodies des êtres bouffons, difformes de figure, haineux dans leur ironie, gais d'une gaieté perfide ou obscène.

Il faut se l'avouer, il y a dans la gaieté, quand elle n'est pas le simple développement des joies enfantines, il y a dans l'ironie surtout, quelque chose qui approche du vice: tout ce qui est bon, est grave. La vertu, l'affection, le courage, le bonheur qui naît de la paix de l'ame, sont choses sérieuses. La gaieté, dans les

religions sacerdotales, a souvent représenté le mauvais principe. Ne le représente-t-elle pas aujourd'hui plus que jamais, dans nos sociétés civilisées?

Nous n'appliquons point ces observations d'une manière directe au poète qui nous occupe. Il ignorait probablement lui-même quel héritage il mettait en œuvre; mais nous pensons que ces réminiscences d'emprunts exotiques, bien que repoussées du culte populaire, avaient pu préparer les Athéniens à quelque indulgence pour les accès d'une gaieté folle, qui avait l'autorité d'une tradition.

Ajoutez à cette conservation d'usages antiques le caractère du peuple d'Athènes, pour qui la raillerie était un besoin, et qui croyait que ses dieux entendaient comme lui la plaisanterie. Les sculpteurs, les peintres, non moins que les poètes, ajoutaient aux récits mythologiques des traits qui les dépouillaient de leur gravité. Nous voyons sur un vase antique, Jupiter et Mercure avec des masques en caricatures, grimant à l'aide d'une échelle dans l'appartement d'Alcmène.

En second lieu, les pièces d'Aristophane étaient, pour la plupart, des parodies de quel-

que œuvre tragique, et principalement des ouvrages d'Euripide. Les Grenouilles, par exemple, l'une de ses comédies où Bacchus est traité avec le plus d'irrévérence, sont l'imitation burlesque de Sémélé (1), où ce dieu descendait aux enfers, pour chercher sa mère. Dans la Paix, des railleries sanglantes sont dirigées contre les habitants de l'Olympe, mais la Paix est une parodie de Bellérophon (2). Les Nuées invoquant l'Éther, en sont une d'Hélène (3).

Quelquefois c'est Pindare qu'Aristophane

(1) Tragédie d'Eschyle (v. Fabric. Bibliothèque grecque), ou d'Euripide, suivant le P. Brumoy, t. VI, p. 70.

(2) V. les fragments d'Euripide, dans l'édition de Leipzick; t. II, p. 481. Bellérophon est à cheval sur Pégase, Trigée sur un scarabée, Jupiter s'empare du scarabée, ainsi que de Pégase; ni Trigée ni Bellérophon n'arrivent jusqu'aux dieux, parce que ceux-ci se sont retirés au haut de l'Olympe.

(3) BERGLER, dans son commentaire sur Aristophane, indique les passages des tragiques qu'il a parodiés. L'habitude de ces parodies dura long-temps après Aristophane, et la réforme de la comédie ancienne, comme nous l'apprend un fragment de Timoclès, dans Stobée.

travestit en même temps qu'Euripide (1).

Il en résultait que les spectateurs, dans la mémoire desquels les vers du lyrique et surtout du tragique étaient gravés (2), trouvaient qu'Aristophane se moquait de ces poètes, plutôt que des dieux (3).

Enfin la vérité que nous avons établie dans notre ouvrage, la progression des idées religieuses, devait puissamment contribuer à ce que les sarcasmes de l'auteur comique fussent pardonnés et applaudis.

(1) La voracité d'Hercule est empruntée de ces deux poètes, v. Pindare, Olymp. I, 82, et le passage d'Alceste, v. 747-760, où l'intendant d'Admète suppose combien Hercule a bu de vin et mangé de viande.

(2) On voit dans Plutarque, vie de Nicias, que les grecs prisonniers en Sicile savaient par cœur les tragédies d'Euripide.

(3) Lorsque Aristophane, dans les nuées, présente Socrate comme abandonnant les dieux de l'état et n'adorant que le chaos, l'air et les nues qui invoquent l'Éther leur père (v. 568), les Athéniens reconnaissaient tout de suite l'allusion à Euripide, donnant à l'Éther une épithète qu'Aristophane renforce, pour la rendre plus ridicule (Hélène, v. 872). Quand il montre Bacchus (Grenouilles, v. 1469-1471) protégeant le parjure, c'était une autre allusion au vers fameux pour lequel Euripide avait été poursuivi.

Dans quelles traditions en effet puisait-il les fables qui semblaient livrer à la dérision les principaux objets du culte? N'était-ce pas dans l'ancienne mythologie, qui racontait les imperfections et les vices des dieux? Pourquoi ces vices et ces imperfections, qui n'avaient point choqué les Grecs du temps d'Homère, les blessaient-ils sous Périclès? C'est qu'une disproportion immense avait séparé ces notions des idées qui les avaient remplacées. Loin que les succès d'Aristophane nous portent à nier les progrès de la religion grecque, ces succès nous prouvent les améliorations incontestables qui s'étaient opérées dans cette religion. Les Grecs ne pouvaient plus long-temps tolérer des dieux sans morale, mercenaires, protecteurs intéressés du crime, et achetés par des sacrifices, en faveur de la fraude et de l'iniquité : leur sentiment religieux s'était élevé au-dessus des premières notions du polythéisme, et, quand on l'y ramenait, il était, suivant la forme sous laquelle on lui présentait ces notions surannées, ou dominé par le besoin de les épurer, et alors Sophocle était son interprète, ou frappé de leur absurdité, et alors il applaudissait Aristophane.

Ces explications nous paraissent plus naturelles et plus satisfaisantes que celles qu'on cherche dans la jouissance prétendue qu'éprouvaient, dit-on, les Athéniens à voir rabaisser ce qui était au-dessus d'eux. Cette disposition aurait garanti Aristophane de la vengeance des hommes puissants ; mais le peuple ne pouvait se plaire à l'avilissement de ses dieux. Un peuple démocrate aime à voir bafouer ceux qui le dominent, mais aucun peuple ne se complait à ce qu'on dégrade les êtres qu'il adore, à moins qu'il ne cesse de les adorer : or, les Athéniens n'en étaient pas à ce point. Sans doute les succès d'Aristophane impliquaient un germe de décadence dans la religion : le comique de ses pièces était fondé sur la disproportion qui existait entre l'immobilité du dogme et le perfectionnement de l'idée. Une disproportion pareille, lorsque la forme reste la même, est un principe de mort pour une croyance ; car chaque perfectionnement en prépare un nouveau, et, par conséquent, rapproche le moment où la forme doit être brisée.

Mais il n'en faut pas conclure qu'elle le soit encore : elle ne l'était pas du temps d'Aristo-

phane. Le peuple, après avoir ri, n'en courait pas moins dans les temples, n'en respectait pas moins les mystères. Le germe de destruction, qu'un œil attentif démêle, n'était point développé.

Demandera-t-on comment les causes qui ont obtenu grace pour les attaques d'Aristophane contre l'ancienne mythologie n'ont pas préservé de la persécution, de l'exil, de la mort, des philosophes qui attaquaient la même croyance par le raisonnement ?

Il nous semble facile d'expliquer ce phénomène.

Amant passionné de la licence et des nouveautés, enthousiaste des arts qui faisaient ses délices et qui ont fait sa gloire, le peuple d'Athènes avait soustrait les poètes à l'Aréopage et aux juges ordinaires (1). Un tribunal

(1) Les Athéniens avaient établi une action contre les impies (γραφὴν ἀσέβειας, POLLUX. VIII, 40) et contre les athées (ἀθεον). Cette action se portait devant le second archonte, chargé de tout ce qui regardait le culte, et appelé l'archonte roi, parce qu'autrefois l'administration du culte était une prérogative royale. (POLLUX. ib. 90.) L'archonte soumettait l'accusation au tribunal des Hélistes. Mais les lois contre l'impiété n'atteignaient que ceux qui

particulier exerçait sur eux sa juridiction. Les lois positives contre l'impiété étaient faciles à éluder, comme elles le seront toujours pour tout ce qui tient à la pensée et à l'expression dont elle est revêtue. L'arbitraire seul peut atteindre les délits de ce genre; et certes, si c'est un avantage, il est amplement contrebalancé; car l'arbitraire, en atteignant tout, étouffe tout, le bien comme le mal, l'usage comme l'abus. Le tribunal, juge des poètes, les traitait avec indulgence. Euripide, coupable dans son *Hippolyte* d'une célèbre apologie du parjure, fut poursuivi, mais fut absous (1).

Le peuple d'Athènes, jaloux de sa liberté, craignait toujours qu'une autorité, qu'il ne supportait qu'avec impatience, n'empiétât sur ses droits; et, lorsqu'il n'était pas entraîné par

---

niaient les dieux ou divulguaient les mystères. Les ouvrages dramatiques ne leur étaient point soumis, et les auteurs introduisaient sans danger des impiétés, pourvu qu'elles fussent dans la bouche de leurs personnages, et non dans la partie du poème considéré comme appartenant au poète, par exemple dans les chœurs.

(1) WALKENAER et BECK., sur Euripide, III, 272; BARTHELEMY, *Anacharsis*, VI, ch. 71.

une passion politique, il prenait, d'instinct et d'inclination, le parti des accusés auxquels il devait ses amusements, et dont une approbation bruyante l'avait en quelque sorte rendu le complice.

Aristophane d'ailleurs se ménageait, contre les sévérités légales, d'adroits subterfuges. Les traditions même, dont il se jouait, lui servaient de sauvegarde; elles étaient littéralement dans l'ancienne mythologie homérique. Si, dans la bouche de ses interlocuteurs, elles excitaient la gaieté du peuple, on ne pouvait accuser le poète de les avoir niées ou défigurées. Il avait grand soin de placer à côté de ses amères plaisanteries, des éloges de la justice et des hommages à la dignité des dieux. Voyez dans *Plutus*, comme il s'élève contre l'idée que les hommes puissent les engager par des offrandes à favoriser le crime (1); et comme, dans les *Nuées* (2), il parle affirmativement des punitions célestes contre les méchants et les impies.

---

(1) *Plutus*, 1122.

(2) *Nuées*, 1456.

Il n'en était pas ainsi des philosophes. En se déclarant contre l'ancien polythéisme, ils n'avaient ni l'appui de la foule dont ils ne captivaient pas les suffrages, renfermés qu'ils étaient dans le sanctuaire de leurs écoles ou dans les bosquets de l'Académie, ni la ressource d'un hommage aux fables qu'ils avaient attaquées; ils les niaient ou les interprétaient, ce qui n'apaisait point les dévots. Après les représentations d'une comédie d'Aristophane, que restait-il? Le souvenir d'un spectacle qui avait provoqué la gaieté des assistants, mais auquel on ne pouvait attribuer ni résultats positifs, ni conclusions formelles. Les doctrines d'Anaxagore, ou les leçons de Socrate, conduisaient au contraire à des conséquences directes, indifférentes à la multitude, offensantes pour les prêtres.

Ces prêtres, malgré leur autorité bornée, en possédaient assez pour persécuter des philosophes, odieux au peuple comme censeurs de la démagogie, fatigants pour la classe éclairée comme dénonçant sa corruption, importuns à tous comme réformateurs.

Aristophane ne voulait rien réformer: tout était en butte à sa moquerie; il attaquait la phi-

losophie aussi bien que la religion, dont il redevenait, sous ce point de vue, l'auxiliaire utile, et qu'il ne semblait avoir blessée que par inadvertance. L'esprit sacerdotal traite avec assez d'indulgence les ennemis de ses ennemis; il pardonne volontiers à la licence, pourvu qu'elle se tourne avec lui contre la raison.

Néanmoins cette tolérance a toujours ses limites et son terme. L'autorité souffre impatiemment l'indépendance de ses instruments. Antagoniste des philosophes et des orateurs, excitant contre eux les soupçons de la multitude et la haine du pouvoir, Aristophane n'en fut pas moins frappé par le pouvoir même, auquel il avait dénoncé la philosophie et la liberté. Ce poète qui avait livré l'éloquence à la risée, et le raisonnement à la persécution, fut bâillonné par l'aristocratie, triomphante vers la fin de la guerre du Péloponnèse. La même tyrannie qui avait puni les opinions de Socrate, étouffa la verve d'Aristophane: il put juger alors quels maîtres il avait servis (1).

(1) On a révoqué en doute l'influence de la comédie des Nuées sur le procès et la mort de Socrate. Il nous

semble que M. Cousin (Fragm. phil., p. 151-159) a parfaitement éclairci cette question. L'influence ne fut ni soudaine ni directe. La mort du philosophe n'entraîna probablement point dans l'intention du poète : mais ses attaques préparèrent les esprits, et nous ne pensons point qu'on puisse l'absoudre du résultat qu'elles amenèrent. Ce qui est constaté, c'est qu'il demeura spectateur paisible et indifférent de l'événement auquel il avait contribué. Socrate périt long-temps avant lui, sans qu'il essayât de le sauver. La chose n'est pas étonnante. Aristophane était à Athènes ce que sont de nos jours les hommes qui voudraient que les siècles reculassent. Or, les meilleurs de cette opinion voient avec indulgence ce que font les mauvais. Inaccessibles aux idées, ils s'acharnent sur les personnes, croyant toujours que si tel homme n'existait pas, le triomphe de telle idée ne serait plus possible. La mort d'un individu leur semble la mort d'un système. C'est pour cela, plus que par une perversité naturelle, qu'ils ne secourent et n'épargnent aucun ennemi. Pardonnons-leur : la nature fait contre eux ce qu'ils voudraient faire contre nous. Il ne faut qu'attendre. Ils disparaissent sans se recruter.

---

## CHAPITRE X.

*Pourquoi nous ne parlons point ici des philosophes grecs.*

Nous ne traitons point, dans ce livre, des progrès de la morale dans le polythéisme, tel que le conçurent les philosophes grecs. Ces philosophes, loin de travailler à détruire la religion populaire, s'efforcèrent long-temps de la concilier avec la morale, et de l'épurer. Mais comme malgré leurs intentions, si pacifiques dans l'origine, leurs efforts n'aboutirent qu'à la chute de la croyance publique, c'est lorsque nous décrirons cette révolution mémorable et les causes qui l'amènèrent, que nous pourrons placer plus convenablement quelques recherches sur la marche de la philosophie et sur ses rapports avec la religion.